

L'ERNA-JOIE

SPECIAL SOUVENIR

«LE 10 MAI 1940»

EXTRAIT DE «LA VICTOIRE OUBLIEE»

PAR **R. FRANÇOIS**
ET **F. LABARRE**

A PARAÎTRE

... en relation avec la commémoration organisée, sur le terrain, le 6 mai 1984, par l'Office du Tourisme de Gembloux, dans les sites où, les 14 et 15 mai 1940, le IV Corps de la Ière Armée Française stoppa, pour 72 heures, l'avance des régiments blindés de la 5ème brigade de la 4ème division PZ Allemande.

Responsables :
BASSINNE, JACQMIN
LACROIX, ROBAYE

Bil...bil...bil...8h30': c'est la fin de la récréation. La voix guillerette et cristalline de la petite cloche s'éparpille dans la tiédeur délicieuse d'une superbe matinée de mai.

Accrochée un instant aux branches majestueuses des tilleuls de la cour de récréation, elle se mêle au murmure du feuillage à peine éclos qui frissonne sous la caresse d'une brise primesautière. Puis, léger et souple, le frou-frou d'un vol de pigeons l'emporte dans la magie de l'éther printanier. Les élèves se rassemblent par classe et en rang dans le "carré" face au perron.

Me revient à l'esprit que c'est vendredi. Je n'aime pas ce jour, parce qu'il y a plus de cours et moins d'étude. "Tiens, Monsieur le Supérieur, sur le perron, ce n'est pas son habitude". Plus recueillie maintenant et comme retenant son souffle, la petite cloche impose le silence. Monsieur le Supérieur, le chanoine Paul Kaisin, est très pâle; la voix pleine de sanglots, il nous dit: "Mes chers enfants, j'ai le pénible devoir de vous annoncer la redoutable nouvelle que voici: l'Allemagne vient de déclarer la guerre à la Belgique. Dans l'immédiat, la solution la meilleure est que vous rentriez chez vous, le plus rapidement possible; vous monterez dans vos alcoves faire vos bagages, vos professeurs et surveillants vous accompagneront à la gare. Perdez le moins de temps possible en cours de route et, quoiqu'il arrive, n'oubliez jamais vos devoirs de chrétiens. Je ne vous dis pas adieu, mais au-revoir!".

Je rentrai à la maison à Ernage, vers la fin de la matinée, au plus grand soulagement de mes parents. Eu égard à la paralysie de toutes activités et à la désorganisation que la déclaration de guerre avait précipitées, ils étaient inquiets à mon sujet, se demandant si la direction de Floreffe retiendrait les élèves pensionnaires jusqu'à nouvel ordre. A défaut, ils recherchaient le moyen de me rejoindre si je ne parvenais pas à rentrer à Floreffe à Ernage par le train.

Les trains accusaient fatalement des retards très importants, en raison des priorités absolues données aux convois militaires, en raison aussi de nombreux bombardements auxquels les allemands s'étaient déjà livrés sur des nœuds ferroviaires importants. Ceci explique mon arrivée à Ernage, par le chemin de fer, vers 11 h.

A la maison, c'était la consternation.

Rassurés sur mon sort, en quelque sorte, mes grands-parents et maman l'étaient moins sur celui de papa qui, susceptible de ne plus être mobilisé, attendu son appartenance à la classe 1922, devait néanmoins rester prêt à faire face à toute éventualité, en vue de laquelle d'ailleurs, le vendredi 10 et le samedi 11 mai, il avait pris toutes les dispositions le concernant. Je me souviens notamment que s'il avait dû partir, il désirait emporter une photographie de ma grand-mère (sa maman) que nous entourions tous, accidentée sur son lit d'hôpital, peu de temps avant la guerre.

Jusqu'à là, la pensée de devoir évacuer ne nous avait même pas effleurés et mon père, s'il envisageait la possibilité de son départ pour l'armée, était loin de s'imaginer que, quelques heures plus tard, ce départ serait la seule solution de nature à nous éviter à tous, le pire.

Je me rappelle vaguement la façon dont nous avons vécu les deux jours qui précédèrent le dimanche de Pentecôte, le 12 mai; j'en ai cependant conservé, bien précis, les deux souvenirs suivants.

Le vendredi 10 mai, je venais à peine de rentrer chez moi; un train s'était arrêté en gare d'Ernage, devant le signal fermé. La locomotive avait émis quelques longs coups de sifflet semblables à des gémissements, tant ces quelques coups de sifflet, dont je ne me serais même pas aperçu en temps normal, ressemblaient étrangement à une plainte douloureuse qui cadrerait bien avec la désolation de nos pensées.

Le samedi matin, 11, alors que mon frère Robert et moi nous nous levions, nous entendîmes quelques refales de mitrailleuse et aperçûmes par la fenêtre de notre chambre deux avions qui se poursuivaient et dont l'un rompit le combat.

Raoul François se souvient du même incident; il le raconte: "J'étais tout jeune, mais je me rappelle de façon très précise la masse énorme d'un avion qui, le samedi 11 mai, venant de la direction de Gembloux, volant à très basse altitude et, traînant derrière lui un impressionnant panache de fumée, était passé exactement au-dessus de la maison à Lonzée, pour aller s'écraser un peu plus loin. J'ai retrouvé la relation de l'événement dans l'ouvrage de Jean Delaet: "Dernières escadrilles 1940 - Edition: Les lettres latines". L'avion en détresse que je vis passer à Lonzée n'était autre que le DO 17 allemand abattu par l'escadrille belge "Diable" de Gossoncourt - escadrille 7/IV/1 AE (7ème escadrille du quatrième groupe de la première armée aérienne) au cours d'un combat aérien auquel s'étaient mêlés des "Morane" français. A ce moment-là, l'escadrille belge occupait encore, à Lonzée, le champ d'aviation situé près de l'Abbaye d'Argenton. Le DO 17 allemand s'écrasa entre la ferme Beaufaux et les lisières des villages de Saint-Denis-Bovesse - Meux.

Raoul François poursuit: "Un autre Dornier 17 avait été endommagé par la DTCA de la plaine d'aviation, alors qu'à trois appareils, les allemands avaient attaqué les installations, en les mitraillant. Un des appareils était reparti en traînant derrière lui un lourd sillage de fumée bleuté. J'eus mon premier contact avec la réalité de la guerre, à la soirée de ce jour-là, alors que me trouvant à la ferme Charlier, au bout du village, (actuellement ferme De Greef), je vis rentrer au cantonnement une ambulance belge qui revenait du champ d'aviation d'où elle avait évacué des blessés au cours des combats de la journée.

Dès son arrivée, les infirmiers entreprirent de la nettoyer et cela se fit en jetant, sur le plancher, des seaux à la volée. L'eau qui s'écoulait était écarlate. Le sang avait été versé! La guerre était une réalité. Je me souviens encore de l'impression affreuse que me laissa cette scène et du désarroi que cette vision avait provoqué chez l'adolescent que j'étais.

Un groupe de pilotes belges avait ramené du DO 17 abattu, un appareil de radio et un équipement de navigation qui me parurent énormes, comparativement au matériel belge qui m'était assez familier, puisque j'avais eu l'occasion, à plusieurs reprises, d'accompagner l'un ou l'autre pilote auprès de son avion, lors de temps creux, au cours des exercices d'alerte de l'avant-guerre. Les pilotes rassemblés autour du matériel ennemi disposé sur les escaliers en pierre bleue de la ferme, étaient béats d'admiration devant les trophées et j'entends encore leurs exclamations: "Quel matériel! Quelle avance technique sur nous! La lutte est beaucoup trop inégale! Quelle supériorité!". Ces hommes avaient compris que seul un courage indomptable leur permettrait peut-être d'affronter l'adversaire, mais que sans aide extérieure, ils ne pourraient que gagner du temps"

Pour beaucoup de diocésains du namurois, le dimanche 12 mai, jour de Pentecôte, devait être normalement jour de fête; c'était la communion solennelle des enfants.

Robert Raucent qui habite la ferme Moulin-Brabant, chaussée Romaine à Souvenière, à mi-chemin entre Baudecet et Ratintot et mon frère Robert, renouvellent ce dimanche-là, leur profession de foi.

A Souvenière, la messe du matin est à peine commencée qu'elle est interrompue par le vacarme des avions allemands qui bombardent Gembloux, Lonzée et Beuzet où le premier régiment de tirailleurs marocains de la 1^{re} D.M. (première division marocaine) et les régiments de la 15 D.I.M. (quinzième division d'infanterie motorisée) prennent position sur la ligne de la Dyle.

Dans l'église, l'assistance panique. "Venez, les enfants" dit Monsieur le Curé, "je vais vite vous donner la communion".

Puis, tout le monde se sauve dans les caves de Jules Noël, boucher, dont la maison est construite en contre-bas de l'église.

Il n'y aura plus d'office ce dimanche.

"Qu'elle veine!" pense Robert Raucent, "je vais pouvoir jouer au football avec les soldats français".

Devant la ferme s'étend un vaste pâturage propice à la pratique du football...

A Ernage, la situation est moins dramatique en apparence, cependant que les cérémonies religieuses sont troublées par les vromissements sinistres des avions de reconnaissance ennemis de plus en plus nombreux dans le ciel et dont le ronronnement particulier des moteurs nous met mal à l'aise, nous faisant peser sur la tête une lourde menace.

Ainsi que le Général Aymes l'écrit, au sujet du matin du 14 mai "... on pressent l'imminence de l'attaque...", nous pressentions à la fin de la matinée du dimanche 12 mai, l'imminence du danger.

A proximité de la maison, en effet, à l'endroit dit "sur la place" est rassemblé, pour surveiller le pont du chemin de fer, un groupe de soldats belges que l'aviation allemande a aisément repéré.

L'un ou l'autre Stuka pique, pour se rendre compte de plus près de la situation et son hurlement sinistre nous épouvante, à tel point que nous nous réfugions, ma famille et celle invitée au déjeuner de communion de mon frère, dans les porcheries inoccupées à ce moment-là et dont les voûtes nous semblent constituer un abri sûr, mais si dérisoire tout compte fait.

Une peur atroce au ventre, chacun de nous récite des prières à haute voix, lorsque le Stuka revient, pique à nouveau, larguant cette fois une bombe qui éclate au faite d'un arbre du petit bosquet en face de la maison, emportant la moitié de la tête du soldat Grand Henri de Souvenière, réfugié sous le bosquet, blessant au dos Georges Bertrand l'un de nos voisins proches, blessant mortellement une dame évacuée de Liège et qui se reposait également à l'ombre du bosquet.

Toutes les vitres de la maison ont, bien entendu, volé en éclats, se répandant notamment sur la table de la salle à manger dressée pour le déjeuner de communion.

Il règne une odeur particulièrement âcre de feuillage déchiqueté dans l'éclatement de la bombe allemande.

La fête, hélas, est bien finie; chacun s'est enfui de son côté dans les champs, à l'ombre d'un arbre ou d'une haie, afin de se dissimuler, dans la mesure du possible, à l'observation des avions allemands, lesquels, obsession insupportable, ne cessent de tourner dans le ciel d'Ernage.

En fait, ils sont loin de s'occuper de nous, surveillant plutôt les mouvements des troupes françaises à proximité de la ligne de la Dyle, où, deux jours plus tard, aura lieu la bataille de Gembloux.

En réalité, en ce dimanche de Pentecôte, quelques éléments français sont déjà arrivés à Ernage.

Ce sont les éléments motorisés de la 1. D.M. dépêchés en avant-garde par le Général AYMES pour jalonner rapidement un front de bataille éventuel et doubler ainsi la couverture offerte par le corps de cavalerie (voir le récit).

Leurs camions stationnent dans la cour de la ferme Dupaix, à l'est de la Grand'route et dans la ruelle qui, derrière la ferme, relie la Grand'route à la rue Balza.

À quelques mètres de la ruelle, à l'opposé de la ferme Dupaix, aboutit le jardin d'Omer Regnier. Au bout du jardin, les Regnier ont creusé précipitamment une tranchée dans laquelle la famille et quelques voisins terrés et tremblant de peur prient à haute voix, au milieu du vrombissement infernal des "stukas" qui tournoient et observent le rassemblement des camions français.

Louis REGNIER raconte: "Le vacarme des avions était devenu insupportable et nous pressentions que quelque chose allait se passer. Comme il n'y avait plus de place pour moi dans la tranchée, je m'étais couché derrière un groseiller dont les branches m'égratignaient le visage. J'observais le tournoiement des avions lorsque l'un d'entre eux, se détachant du groupe, piqua droit sur nous. Je vis distinctement la chute des trois bombes qui s'étaient détachées du "stuka" mais, entre le moment où je vis ces bombes et celui où je me rendis compte être toujours vivant après leur effroyable déflagration, je n'eus pas le temps de penser à quoi que ce fût. Deux bombes avaient atteint des camions français qui brûlaient comme des torches. Un éclat avait blessé un soldat français à la mâchoire et le malheureux, dans un bain de sang, hurlait de douleur et d'effroi. La troisième bombe était tombée dans le ruisseau derrière notre propriété. En éclatant, elle avait creusé un énorme entonnoir. À plusieurs dizaines de mètres à la ronde les alentours étaient recouverts de boue".

"Un peu plus tard dans l'après-midi", poursuit Louis Regnier "un avion avait lâché, en parachute, un mannequin à la poursuite duquel un groupe de soldats français s'étaient lancés à travers champs. Les français qui, en rase-campagne, constituaient une cible idéale pour les mitrailleurs des avions allemands, ne s'étaient pas rendu compte d'être tombés dans le piège. À un autre moment, avait été largué par un avion allemand un chapelet de bombes incendiaires manifestement destinées à la concentration des camions français mais, les bombes étaient tombées loin du but, dans les prés situés au nord-est de la rue Balza. Comme ces bombes fumaient au sol, le bétail tombait en arrêt devant elles, pour les humer mais, le temps d'un éclair, il faisait subitement demi-tour et s'enfuyait, affolé, la queue en l'air".

"Le matin de ce dimanche", raconte encore Raoul François, "l'escadrille belge basée à Lonzée reçut l'ordre de se replier sur le terrain de Fosses. Je me souviens que l'ordonnance du commandant d'aérodrome logé chez nous, vint tambouriner à la porte, alors que nous dormions encore, et que, pour gagner du temps sans doute, il faisait dévaler tout au long de l'escalier de la porte d'entrée, les malles de fer contenant les effets personnels de son officier. Il les engouffra

dans la voiture qui attendait et, en partant, il nous cria de ne pas rester, car il se préparait ici une dure bataille.

Le dimanche 12 mai 1940 était le jour de la Communion Solennelle des enfants. Je me souviens que durant la grand-messe, il y eut plusieurs interruptions. Les assistants allaient se blottir le long des murs de l'église, alors que tout l'édifice était secoué par les explosions des bombes allemandes qui tombaient sur la grand-route Namur-Bruxelles et sur les concentrations de troupes françaises. En sortant, je vis des dizaines de soldats français couchés aux alentours, certains dans les touffes d'orties des fossés, sans qu'il parussent le moins du monde incommodés. L'instinct de conservation primait sur les autres réactions. Rentrés à la maison, à proximité de l'église, nous nous rendîmes compte du danger de rester à l'intérieur, et, pleins de naïveté et de candeur, nous allâmes nous cacher à l'abri illusoire...des groseillers du jardin. Vraiment, les civils n'avaient pas été informés des mesures de sécurité élémentaires qu'il fallait prendre. Le ciel était plein d'avions hurlants et le fracas des bombes était assourdissant. Des colonnes de fumée étaient visibles du côté de Gembloux. Le dépôt militaire était touché, disait-on.

Un moment, ma famille songea à évacuer, mais l'état de santé précaire de mon grand-père nous en dissuada rapidement, car après avoir parcouru moins d'un kilomètre, nous décidâmes finalement de rester. Le village était presque complètement évacué, il ne restait que quelques familles qui se demandaient si elles avaient eu raison de ne pas partir. Il y avait une chance sur deux de se tromper. Il fallait donc se protéger au mieux et en vitesse. Pour nous, la tranchée que constituait l'allée centrale de la serre du fond du jardin nous parut un gîte sûr. Il servit toute l'après-midi du dimanche de Pentecôte. Dès que les avions revenaient, nous nous précipitions, à plat ventre, dans la tranchée, recouverte au fil des expériences, par des dalles en ciment destinées à la clôture du jardin. A la soirée, il y eut une accalmie, mais les harcèlements reprirent le lundi 13, au matin".

A Ernage, la ronde sinistre de l'aviation ennemie cessa tard dans la soirée. Alors seulement, nous rentrâmes à la maison, nous occupant à réparer, tant bien que mal, les dommages causés par la bombe allemande, obstruant notamment les fenêtres béantes à l'aide de planches que nous clouions, ne sachant ce que le lendemain allait nous apporter.

Se souvenant du lundi 13 mai, Raoul François raconte: "La journée se passa entre l'abri et la préparation des vivres et autres moyens de subsistance, pour les prochains jours. Un état-major français, aux képis chamarrés, faisait une reconnaissance. La voiture décapotable s'arrêta devant la maison et nous ne comprîmes que plus tard la portée de leurs conversations, alors qu'ils inspectaient le quartier voisin de l'église".

A Ernage, nous sommes pratiquement épargnés de l'épouvantable spectacle des avions de reconnaissances de la veille; en revanche, nous entendons pour la première fois le canon tonnant dans le lointain, signe que l'ennemi se rapproche. (Il s'agit des accrochages entre les éléments des divisions légères mécaniques du corps de cavalerie motorisée Prioux qui recule d'une ligne Hannut-Waremme, pour couvrir la première armée française).

Puis, au début de l'après-midi, de nombreux camions militaires français, dans un nuage de poussière, traversent le village à toute vitesse, d'est en ouest, en direction de Cortil-Noirmont.

Ce sont précisément des éléments en repli du corps de cavalerie Prioux. Un camion s'arrête au bas de notre cour. Trois soldats en descendent et, tandis qu'ils allument des cigarettes, notre petit groupe de curieux les entourent rapidement. Leur superbe teint basané et leur accent méridional ne peuvent démentir leur origine: "Ne restez pas là, braves gens, ça va chauffer dans ce coin".

Ils repartent, nous faisant de la main, de grands gestes tout empreints de fraternité mais, lourds de signification: "Adieu... Bonne chance..." et le camion disparaît dans le nuage de poussière.

Un peu plus tard, à la file indienne, de part et d'autre des bas côtés de la route, les tirailleurs marocains font, en sens inverse, le même chemin, vers l'est. C'est le deuxième bataillon du premier régiment de tirailleurs; il vient de débarquer à Cortil-Noirmont.

Tandis que nous leur manifestons notre sympathie par des vivats, certains tirailleurs nous répondent "Camarades" et leur sourire d'une blancheur éclatante jaillit au milieu de leur visage ténébreux. Ils marchent en silence, d'un pas ondulé et cadencé, le dos voûté sous leur armement. L'air sombre de la plupart marque bien la résignation de ces hommes qui montent au feu et en sont conscients. Le canon gronde dans le lointain.

Les rumeurs les plus alarmantes circulant, mes grands-parents et mes parents, à l'instar de nos voisins déjà bien déterminés, décident d'évacuer. La veille déjà, ils se sont concertés avec des membres de familles proches, les familles Clément Bass et Charles Bouvier: "Si nous devons partir, nous partirons ensemble", étant entendu que le mode d'évacuation envisagé dans ce cas n'est autre que la remorque d'agriculteur à laquelle seront attelés les boeufs que mon père possédait à l'époque: "Tino et Mouton".

La bataille les épargna dans les champs où nous les abandonnâmes en évacuant.

Au cours de la matinée du lundi, était intervenu un élément important.

Un soldat belge, un chasseur ardennais venant de la région de Liège et dont je ne sus jamais le nom, arrêta son camion à la ferme Lanneau, à la grande route, un camion Ford V 8 de teinte rouge.

Le chasseur ardennais dit à Ernest Lanneau: "Monsieur, je suis mobilisé, je vous confie mon camion, ne le laissez pas tomber aux mains des allemands, emmenez le plutôt, si vous devez évacuer...". Et le chasseur ardennais partit, emportant par distraction la clef de contact du véhicule.

Ernest Lanneau se préparait à partir. Se rendant compte de la chance providentielle de pouvoir se sauver en utilisant le moyen rapide du camion, il dut faire appel à un chauffeur, lui-même n'étant pas conducteur.

Il s'adressa donc à Charles Bouvier, mécanicien-chauffeur qui, lui-même demanda à Gustave Brabant, notre voisin le plus proche, de pouvoir dissimuler le camion dans sa grange, avant que le "tout Ernage", se rendant compte de notre attout considérable de pouvoir nous sauver rapidement de façon relativement confortable, vu l'imminence du danger, ne vint implorer une place sur le camion.

Charles amena donc le camion dans la grange.

Certains aménagements auxquels il s'affaira toute l'après-midi étaient d'ailleurs nécessaires, pour mettre en marche et arrêter le moteur du véhicule, en l'absence de la clef de contact emportée par mégarde par le propriétaire soldat.

Charles dit encore à Ernest Lanneau et à Gustave Brabant qui, en raison de ce qui précède, étaient logiquement prioritaires pour le départ: "Je suis d'accord de vous emmener, mais à une condition: les Labarre avec qui ma famille avait convenu d'évacuer, doivent nous accompagner".

C'est ainsi que nous fûmes quatre familles, seize personnes en tout, à prendre place sur le camion rouge qui devait nous emporter vers des lieux plus sûrs.

À la soirée, vers 19 heures, nous quittions Ernage, fuyant l'approche des allemands. Lorsque le camion rouge, chargé de notre maigre "trésor" de réfugiés en partance s'ébranla, mes grands-parents et mes parents ravagés par la douleur, jetèrent un dernier regard vers la maison que nous abandonnions; leurs yeux étaient remplis de larmes. Robert et moi, marqués par la peur atroce connue la veille, ne pensions qu'à fuir, insouciantes du lendemain.

Marie Pircart, une tante âgée de maman, qui habitait chez nous, refusa inébranlablement de nous accompagner. Du haut de la cour, elle nous faisait, elle aussi inconsciente, de grands signes de la main: "au revoir!" et elle nous souriait.

Toute ma vie, je me souviendrai de ces images, de ces instants tragiques. Au bout de la détresse, nous étions désespérés.

La famille de Charles Bouvier venait de prendre place sur le camion, lorsque marraine Flore, la belle-mère de Charles et la femme de Clément Bassine, mon parrain de baptême, demanda à descendre.

Elle rentra chez elle, se rendit à la cave dont elle remonta quelques bonnes bouteilles de vin réservées pour les grands jours: "Ils-là, ils ne les auront pas, dit-elle, autant que nous les buvions nous-mêmes".

Léonie, sa fille, aujourd'hui veuve de Charles Bouvier raconte: "Nous avions cuit" (à l'époque les gens de la campagne disposaient pour la plupart, d'un four à pain, fabriqué et cuisaient couramment le pain pour la semaine). "Pour évacuer, nous avons décidé d'emporter nos pains, soucieux d'avoir quelque chose à nous mettre sous la dent en cours de route, ne sachant où aboutirait notre aventure. Mais, à peine sortis du four, les pains étaient encore tout chauds. Pour les charger sur le camion, nous les avons enveloppés dans une taie de traversin et, pour les protéger, nous les avons rangés précieusement dans un coin du camion. Ernest Lanneau, lorsqu'il grimpa sur le camion, trouva le coin particulièrement confortable pour le voyage et y déposa sans ménagement son arrière-train qui s'enlisa dans une substance molle et tiède dont il n'avait pas, de prime abord, identifié la nature". Dans les situations les plus critiques, subsiste toujours un coin de ciel bleu. Rabelais eût bien été d'accord avec moi.

À la sortie du village, à la ferme Lanneau, alors qu'Ernest et sa famille s'installaient sur le camion, des officiers français lançaient des ordres en désignant la campagne qui, au-delà de la grand'route, s'étend à l'est, vers Baudécet: "Première ligne de positions à 600 mètres, deuxième ligne de positions à 300 mètres...".

Dans les champs, deux rubans humains s'étiraient, besogneux à creuser leurs trous.

L'atmosphère était lugubre, d'une torpeur de cataclysme.

Qu'allait-il rester d'Ernage! Pour tous commençait une grande aventure dont beaucoup ne reviendraient pas.

f. labarre